

Transcription du témoignage de Corentine Tanniou

recueilli par Yvonne Bouër dans les années 80

Mon père est mort à 24 ans. J'avais 2 ans. Ma mère s'est remariée et elle est morte à 28 ans. A partir de là, j'ai été obligée de travailler. Mon beau-père se remarie. Je suis allée à l'école des « bonnes sœurs », distante de 4 km que nous parcourions en courant, par tous les temps... Nous arrivions souvent trempées et très fatiguées. Et nous devons garder ces vêtements jusqu'au soir. Avant de partir à l'école il fallait travailler : nourrir le cochon et s'occuper de la vache.

A l'école j'ai appris les lettres et les chiffres. La première tablee était réservée aux filles des riches fermiers. On leur expliquait ce qui était écrit au tableau. Aux autres, gueuses, assises derrière, on disait d'un ton péremptoire : « Asseyez-vous là, prenez votre chapelet et pensez au petit Jésus qui est là-haut et qui vous regarde ».

Dès mes huit ans, je me suis mise à faire la galette et la soupe à l'oignon que nous mangions matin et soir. Nous avions un peu de poisson le vendredi..

Je suis placée très jeune chez un boulanger à Pont- l'Abbé. J'y reste quelques mois. Je portais le pain en ville et je gagnais 14F par mois. Je devais payer mes vêtements et mes sabots. Je quitte la boulangerie pour aller chez un docteur qui m'offrait 14,50 F par mois. C'était mieux mais je crevais de faim. J'étais pourtant dans la maison la plus riche de Pont-L'Abbé. Tous les matins, Madame allait à la messe accompagnée d'un fils et d'une bonne. Heureusement, il y avait un cheval et nous piochions dans le tas de pain qui lui était réservé. C'est là que je me suis mariée en 1914.

Et vint la guerre. Nous étions sans le sou... Mon mari travaillait au Dourdy. Il partait à 6h du matin, se rendait à pieds chaussés de sabots de bois sur son lieu de travail. Il rentrait à 8h du soir. A cette époque, on ne connaissait pas le caoutchouc. Les sabots étaient cloutés et les clous souvent cassés.

Mon mari gagnait 4,75F par semaine et était payé à la quinzaine. Pour commencer « mon ménage », j'avais économisé 50F; ma mam goz avait ajouté 10F. J'ai donc pu acheter un lit, une armoire et une table.

Avec la première paye de mon mari nous avons acheté deux chaises et, pour la soupe à l'oignon de mon mari, un bol, une fourchette et une cuiller en fer (il n'y avait pas d'aluminium à l'époque).

Nous aurions pu être heureux... mais vient la guerre et mon mari part le premier jour. Et il a fait toute la guerre, du premier au dernier jour dans un régiment d'artillerie. Certains artilleurs sont revenus en état. Mais les fantassins ont été « nettoyés », complètement morts ou blessés gravement, sans bras, sans jambes...

Pendant ces 4 années de guerre, les soldats avaient quelques permissions de 10 jours pour venir voir leurs femmes. On leur recommandait de pratiquer la « marche arrière » pour ne pas faire de chair à canon... Il n'y a pas eu de gosses pendant la guerre.

On réclamait déjà des lois sociales mais nos gouvernants répondaient « Pas de sous ». Pas de sous ? Mais ils ont trouvé des milliards pour tuer du monde. Rien ne manquait pour faire la guerre mais tout manquait pour manger.

Mon mari est revenu à la maison à 26 ans, il est mort à 28ans... Le temps de faire un petit garçon qui n'a pas vécu. Pendant ces deux années, comme il n'y avait rien à faire au pays, il est parti travailler dans les pays dévastés par la guerre. Il y avait du travail (évidemment !) et ce travail était mieux payé là-bas qu'ici. Nous avons alors eu quelques petits sous. En travaillant tous les deux, nous avons acheté une vieille maison où nous étions heureux.

A cette époque, l'activité de Pont-L'Abbé était principalement la broderie et la dentelle ; hommes et femmes brodaient.

Je participais aux réunions qui se tenaient sous les Halles. Les orateurs (Charles Tillon, Marcel Cachin, Alain Signor) savaient nous parler; ils nous enthousiasmaient par les lois sociales à venir... Les Halles étaient trop petites et beaucoup d'entre nous devions rester dehors. Après les réunions, nous faisons le tour de la ville, hommes et femmes bras dessus-bras dessous et nous faisons éclater notre joie. Nous arborions le drapeau rouge et chantions l'Internationale. Que de rires! Nous allions sous les fenêtres des riches commerçants, marchands de misère.

Hommes et femmes, du matin au soir, portaient sur leur dos des sacs chargés de blé ou de pommes de terre jusqu'aux bateaux de Loctudy ou au train de Pont-L'Abbé.

Parfois les gendarmes venaient nous barrer la route devant le château. Mais nous avions «nos» armes : les grandes épingles noires de nos gilets...! Nous piquions les chevaux qui se cabraient. Et nous passions en nous moquant des gendarmes.

J'ai suivi tous les mouvements et j'ai bonne mémoire.

Vint la guerre 1939-1945.

Je recevais le courrier d'Alain Signor et le portais là où il fallait. Alain Signor arrêté, c'est M. Gosnat (Georges) qui le remplace. Il me dit :

- « Vous savez que M.Signor a été arrêté. Je le remplace. Acceptez-vous de me recevoir ?
- Il n'y a pas de raison pour que je ne vous accueille pas.
- Vous allez recevoir des messages et des tracts que vous remettrez aux gens qui viendront les chercher chez vous ».

Et le manège a continué...

Et un jour on parle de débarquement. M. Georges me dit :

« -Maintenant il faudra faire attention.

-Ah bon Pourquoi ?

-Tout va devenir très sérieux.

- Ah ! Que va-t-il se passer ?

- Il faut arriver à chasser l'armée allemande de France.

A – Ah ! Comment ? Ce n'est pas avec nos mains que l'on va chercher à attaquer une armée;

- Si, Madame, nous avons réussi à avoir le Général De Gaulle avec nous. Il est allé en Angleterre pour nous trouver des armes.

- Vous croyez ? Mince alors! Ce n'est pas possible que le roi d'Angleterre accorde des armes aux communistes !.

- Mais si, mais si. Toutefois « bouche cousue ». Vous n'avez rien vu, rien entendu ! Si on vous questionne vous direz que vous n'êtes au courant de rien et que vous ne connaissez personne ».

Tréguennec.

Un jour M.Georges arrive portant un paquet. Il me le remet en disant :

- « Ceci -est un paquet de dynamite. Je devais le remettre à la secrétaire (?) mais je «n'ai pas réussi à la joindre car le train avait du retard (il y avait alors à Pont-L'Abbé un train pour les voyageurs). Je vous le confie, les jeunes s'en serviront ».

Effectivement des jeunes (Lili Bargain et Marcel Prigent) arrivent le soir-même pour prendre la « livraison ». J'étais inquiète; et leur demande : « Où allez-vous avec ce paquet? ».

« - Nous allons travailler. Nous avons hâte de faire sauter l'usine Bézier ici et l'usine Raphalen à Plonéour. »

« -Ah non, dis-je. Vous ne ferez pas cela ! Ces usines sont occupées. Ecoutez-moi ! Attendez ! Je vais vous donner des ordres.

Vous avez mieux à faire ! A Tréguennec, les allemands ont une usine qui transforme les galets en béton. Ils ont une bétonneuse qui sert à faire des casemates et une ligne de chemin de fer pour le transport. Vous avez du travail là-bas ! ».

Tout se passait chez moi: Désiré Larnicol, les Coz de Léchiagat et d'autres venaient prendre des messages. Tous ces messages que je recevais pour toute la côte.

Quand De Gaulle est parti en Angleterre, pour nous procurer des armes le responsable des jeunes était Marcel Stéphan. Pour l'appeler les mots de passe étaient :

-« Les sabots de la mère vont être prêts ce soir »

ou

-« Les chaussons que j'ai reçus, tu viendras les prendre ce soir en passant ».

Quand les armes ont été débarquées aux Glénan par un sous-marin anglais, c'est Bodéré de Léchiagat et un nommé Baudry qui ont fait le transfert des Glénan à Léchiagat. De Léchiagat elles ont été transférées à Melgven chez un nommé Daoudal. Baudry a été fusillé pour avoir fait ce transport ainsi que Daoudal. Bodéré a réussi à se cacher dans une ferme pendant deux ans, sa femme a été prise en otage et incarcérée pendant deux ans à la prison de Quimper. Ils avaient une fillette de deux ans qui est morte entre temps. Ils n'ont pas vu leur fillette mourir. Baudry avait sa femme mourante quand il a été arrêté.

Et la vie continue...

Un dimanche matin, je m'étonne de voir mon mari, Pierre Tanniou, quitter la maison de bonne heure; Il prend la route de Lesconil pour se rendre chez Vincent Larnicol qui possède une carrière.

Voilà que M. Georges arrive chez moi (un dimanche matin) et me dit : « J'aimerais bien savoir, pour me rassurer, ou on a déposé les armes ».

Il repart, à bicyclette, vers Léchiagat. On avait creusé une fosse dans la carrière de Vincent Larnicol et les armes y étaient cachées.

M. Georges dit : « Il est impossible qu'on les garde là, trop à la vue de tout le monde. On va les récupérer ». Et il s'en va à Concarneau voir Mme Lijour et un Le Bris qui nous a tous vendus après...

Mme Lijour a demandé au paysan qui lui vendait du beurre s'il accepterait de cacher des armes. « Sans problème » a-t-il répondu. Je vais les cacher dans les meules de foin ! Mais Le Bris a vendu la mèche.

Le pauvre paysan patriote et courageux a été fusillé par les allemands. Il était père de quatre enfants.

Quand les armes sont arrivées on en parlait sur la côte atlantique. Du côté de Saint-Nazaire, on disait qu'il y aurait un débarquement anglais.

Les anglais devaient débarquer là pour soutenir la Résistance. Nous étions des terroristes avant mais maintenant on disait « les Résistants ».

Voilà qu'une dame de Pornichet vient chez sa sœur à St Guénolé une nommée Mme Trébern qui dit; « j'ai besoin d'une paire de coiffes de chez Mme Tanniou et de quelques bricoles de chez les Monot » .Elles fabriquaient des articles pour les coiffes.

Chez les Monot on lui explique que quelque chose de grave se prépare à Pont- L'Abbé . Voyez comment sont les mentalités des gens. Comment voulez-vous leur donner des tracts pour faire comprendre que ça n'était pas possible.

A ce moment là, on aurait fait arrêter tout le monde. Ils auraient dû comprendre quand même car à cette époque nous n'avions droit qu'à 200g de viande et 200g de pain par -- . Le ragoût, on l'appelait le « ragoût de Pétain »; 1 carotte et 1 oignon et quelques pommes de terre. Nous étions rationnés même pour les pommes de terre. Tout le monde en souffrait mais cela ne faisait pas comprendre aux gens. Il fallait donc encore plus de misère !

Je recevais des paquets de tracts en guise de marchandises. Mon dernier paquet a été démolé et j'ai tout brûlé de suite. C'est moi qui ai distribué tous les tracts sur la route de Quimper. Je n'en ai jamais donné aux jeunes à distribuer parce que je savais bien qu'ils auraient été pris. Ils étaient trop surveillés.

Parmi les gens que je rencontre maintenant il n'y a plus que les Monot. Les autres dénonciateurs sont morts. Thomas, c'était un menuisier, c'était un salaud aussi. Il me surveillait. Il aurait mieux fait de se mettre au travail. Nous étions surveillés par ces deux là. Je m'en doutais. Ils ont des crimes sur la conscience.

Arrestations et emprisonnement.

Mon mari a été arrêté en premier. Il est resté deux ans interné à Voves (au sud du département d'Eure-et-Loir) puis à Pithiviers. Moi je fus arrêtée après et internée dans deux camps. Je savais que j'allais être arrêtée. Il y avait alors à Pont-L'Abbé deux sociétés de gymnastique l'une « rouge » et l'autre « bleue » chez les curés. Ce sont les bleus qui surveillaient les jeunes. Je le savais très bien car un jour, une dame venant de chez Monot où elle avait fait une course pour sa sœur réfugiée de la Loire inférieure me dit: « Je ne tiens plus debout car je sais qu'il va se passer quelque chose de terrible ici à Pont- l'Abbé ».

- Ah bon ? Que va-t-il se passer ?

- Eh bien, une femme terroriste qui habite sur la route de Quimper prépare un attentat. Elle s'appelle Corentinick Albert (je suis plus connue sous ce double nom que sous celui de Corentine Tanniou, Albert était le prénom de mon premier mari). C'est elle qui est à la tête des la jeunesse. Elle leur donne des ordres et de la dynamite pour faire des sabotages et incendier toutes les grandes maisons de Pont-L'Abbé. J'espère qu'elle sera fusillée et brûlée sur la place de la République, car il est temps de se débarrasser des gens comme ça.

- Ah ! C'est terrible et qui vous a dit cela ?

- Eh bien Mme Monot, sa fille et son fils.

- Ah oui... ! Tous étaient là !

Alors c'est comme ça que j'ai su que l'on allait m'arrêter. J'étais certaine d'où ça venait. Je savais que c'étaient des gens de la « gym bleue » qui m'avaient dénoncée. (2 clubs de gym ; celui de St Gabriel et celui de l' Ecole laïque...). Les Monot étaient dans la « gym bleue ».

Deux jours après être revenue du camp, les Monot sont venus chez moi et j'ai eu la force de les prendre par les épaules et de les «foutre » dans la rue. Heureusement qu'il avait leur voiture devant, sinon ils auraient été allongés dans la rue tellement j'étais énervée. Espèces de salauds. Jamais ils ne m'ont présenté leurs excuses, ni de comment ni de pourquoi... J'ai juste fait ce geste là (?) et ils sont partis.

Et en plus, en face de chez moi habitaient une femme de la « gym bleue » et le sous-chef de gare. Le train de voyageurs existait à ce moment là, deux fois par jour, pas bien souvent. Ils me surveillaient et surveillaient ma maison... qui venait, qui sortait. Celui qui a été tué là St Gabriel a été dénoncé par le sous-chef de gare, j'en suis certaine.

De là je suis allée dans une ferme de Pluguffan pour me cacher. Mais on allait prendre ma belle-fille à ma place en otage, alors elle a dit où je me trouvais...

Quand les deux gendarmes sont arrivés pour m'arrêter, je me trouvais dans le jardin. Je ramassais des choux et des pommes de terre. J'étais sale, vêtements couverts de boue. Mais ils m'ont emmenée comme cela.

Arrivée à Quimper; il n'y avait plus de place dans la prison. Les deux premières nuits, je les ai passées au poste de police. Un des policiers me connaissait bien. Il me dit - « Vous ici Corentine ? Oh! «on perdra la tête ici. On deviendra fou. Mais vous ne dormirez pas sur une paille sale par les clochards, je vais vous chercher de la paille fraîche pour dormir. Vous serez quand même mieux. C'est triste ! On n'en finit plus. Il est temps d'arrêter cela ».

Comme il n'y avait pas de place dans la prison, on a vidé une chambre où se trouvaient des femmes prostituées et des femmes qui avaient eu des enfants avec les allemands. Elles ont été «vidées » pour nous donner la place. La prison était surchargée.

Nous avons tous passé en jugement. En entrant chez le juge d'instruction, j'ai croisé Le Bris mais j'ai aussi vu mes camarades Baudry de Lestruavet (Baudry avait sa femme mourante au moment de son arrestation et ils avaient une fillette de 3 ans), Daoudal de Melgven... Ils ne tenaient plus debout, deux gardes les soutenaient. Ils allaient être fusillés. Je n'ai rien vu de plus terrible.

Pendant un mois, j'ai été à l'instruction également. J'étais avec Marcel Stéphan, Lili Bargain. On s'acharnait sur moi, on se doutait que c'était moi qui avais remis 2 révolvers à Jacques Le Lay, tué à St Gabriel (un Larnicol fut aussi martyrisé et tué à St Gabriel).

Bernard, Jean et mon mari ont crevé les pneus de voitures allemandes.

Huit jours après, ils étaient tous arrêtés, mon mari en premier. Vincent Larnicol a fait 2 ans à Compiègne. Deux autres jeunes ont été arrêtés, l'un d'eux a été fusillé.

J'avais peur à la prison de Quimper. J'avais hâte de rentrer chez moi et je pensais à tout ce qui allait se passer. Je ne tenais plus debout, je ne mangeais pas, je ne dormais jamais ; j'attendais le poteau. Avec tout ce que j'avais fait, je m'étonnais de la lenteur de l'interrogatoire.

D'après les dires des gardiens de la prison, venus me voir à mon retour et étonnés que je ne sois pas passée au poteau d'exécution, le jeune Lagadic a été tué parce qu'il n'écoutait pas sa mère et sa tante qui voulaient qu'il dise qui lui donnait des ordres. Ce jeune a été pris. Je ne savais pas qu'il faisait partie de la bande. Je ne l'avais pas vu à l'instruction.

Camp d'internement.

Poitiers : nouveaux camps où je reste jusqu'à la fin de la guerre. Là je suis complètement «détraquée », aucune envie de parler à qui que ce soit. Toute confiance en l'homme perdue. Pourtant j'étais entourée de camarades ! J'attendais la mort... Après tout ce que j'avais fait, tout ce qui m'était passé entre les mains; armes, dynamite, tracts il n'était pas possible que l'on me laisse en vie... la mort... la mort !
Nous étions les plus terribles.

Après l'interrogatoire (je ne me souviens plus des dates), j'ai été dirigée vers des camps (probablement à l'ouest de Poitiers sur la route de Limoges aux lieux-dits la Chauvinerie et les Montgorges). Il n'y avait que des journalistes, des communistes et des syndicalistes. J'étais seule comme «terroriste ». Dans notre camp nous n'avions pas de tension (électricité), toujours le même menu: de la courgette cuite à l'eau et sans sel, midi et soir. Tout s'est cassé. Les nerfs tenaient bon quand même.

Partout j'ai été bien reçue. Je n'ai de reproches à faire à personne. Les directeurs de camp ne pouvaient pas nous donner plus de 200 g de pain par jour. Ainsi tous nous avions un peu de pain. Le pain était très noir. Tout cela était bien malheureux. J'en avais même perdu la raison. Je crois qu'il ne manquait qu'une parole pour me faire dire que j'avais des armes pour faire sauter un pont.

_ 1

] Début page 9 illisible. avaient fait 1000 soldats russes prisonniers. Les 1000 ont été fusillés. Ils n'étaient pas encore morts et ont été arrosés de chaux vive et enterrés par le bulldozer avec C'est horrible de voir ce qui s'est passé.

Libération du camp.

Vint la libération du camp. C'était après Oradour. Nous étions à environ 10 km. d'Oradour, entre Poitiers et Limoges. La cour du camp était assez grande. C'était plein de monde. Des cris et des pleurs des pleurs pendant toute une nuit et une journée... Rendez-moi mon père...Rendez-moi ma mère... Rendez-moi mon fils, mes enfants. Ils ont même trouvé le courage jusqu'à aller enlever 3 enfants (8 ans, 10 ans et 12 ans) à leurs parents pour les mettre avec nous. Ce sont eux qui nous ont donné leur âge. Il paraît que leur mère était juive.

Tous ces gens arrêtés ont été chargés dans des wagons à bestiaux pour le four crématoire sans doute. Aucun n'est revenu. Cela a été terrible.

Le camp a été démantelé totalement ...les tsiganes ont été expédiés ailleurs.

Arrivée des nouvelles au camp.

Pour demander si on pouvait avoir une agent de liaison pour sortir on a trouvé une femme, institutrice dans le Morbihan, Marie Le Fur. Elle a dit qu'elle était malade et voulait voir un médecin. Elle a réussi à sortir. C'était très bien préparé. Elle portait une belle robe mais pour l'habiller pour sortir nous l'avons recouverte de toutes les guenilles possibles du camp. Elle était méconnaissable. Une voiture l'attendait hors du camp.

Arrivée chez le docteur, elle enlève toutes ces ordures et les met dans un coin. A la sortie, les gendarmes ne l'ont pas reconnue et elle est partie.

La cour séparait la route du camp. Mais à la porte du camp nous attendions le retour des gendarmes. Ils sont arrivés vers les 6h du soir ; ils étaient bien piteux car ils étaient obligés d'annoncer qu'ils avaient perdu leur cliente.

Quelques jours après le directeur vient et dit « Je ne comprends plus rien, la porte est toujours ouverte et personne ne sort mais quand elle était fermée tout le monde cherchait à partir. Ça alors ! . »

-Oh! Me dis-je quelle occasion ! Je vais dans ma baraque et avec ma paillasse je fais un sac, le mets sur mon dos et je prends la route. J'ai marché 15 jours pour venir de Poitiers à Rennes puis à Pont-L'Abbé. A l'époque il n'y avait pas de voitures, pas de trains. Qu'ai-je fait? Je faisais des étapes. Oh! J'étais tous les jours de bonne heure sur les routes. Je demandais la direction aux gens.

Je savais que dans les grandes villes il y avait des centres d'hébergement. Donc à Rennes, j'y suis allée tous les soirs. L'hôtesse était très sympathique. Un jour je lui demande la meilleure façon de gagner Quimper. Elle me répond: « Tous les vendredis un camion de Quimper vient à Rennes pour se charger en vin ; allez au port vous le trouverez et arrangez votre affaire »_ Je me rends au port et vois la voiture de Quimper. Je m'adresse au conducteur qui me répond: «Ah non! Je ne vais pas me charger de gens!». Beaucoup de monde attendait. Têtue, je suis restée, j'ai attendu... Finalement tout le monde a pu monter à bord. Nous étions serrés comme des sardines. J'étais debout, accrochée à la porte tout au long de la route. J'étais couverte de poussières. J'étais noire comme la terre.

Je suis arrivée vers les 9h à Quimper. Il fallait maintenant aller à pieds de Quimper à Pont L'Abbé. Mais là je n'en pouvais vraiment plus... Je connaissais quelqu'un à Quimper. Je vais donc chez cette dame pour avoir un vélo.

« C'est vous qui êtes là Corentine ! Vous voulez un vélo ? Vous allez avoir un vélo tout de suite ».

Je suis arrivée à 10h du soir à la maison. Je ne pouvais plus bouger.. mes nerfs étaient tombés complètement. Je n'ai pas pu me laver, mes mains ne répondaient plus.

Quand je suis rentrée, toutes les familles des jeunes résistants m'en ont voulu parce que je n'avais pas été fusillée. J'ai été accusée de les avoir entraîné dans la Résistance. On nous appelait « les terroristes ». J'en avais même presque perdu la raison. Je recevais des injures, même il n'y a pas très très longtemps (1980), la famille de Guennec m'a insultée pour n'avoir pas été fusillée.